X
119
10
1902

VERITAS

LE ROSAIRE

SOMMAIRE

FEVRIER 1904

GRAVURES :

Le Père Didon.
Portement de la Croix *(Hoffmann)*
Le Bx Réginald d'Orléans.

TEXTE :

Le Père Didon, *R. P. Folghera O. P.*

Lettre de Monseigneur de Nicolet.

Un martyr du Rosaire.

La lecture : 2ième article : Les mauvaises lectures *T. R. P. Hage, O. P.*

Une figure de la Passion : Ste-Catherine de Ricci *T. R. P. Boitel, O. P.*

Un favori de la Vierge : le Bx Réginald.

Sur le chemin du Calvaire *R. P. A. Vuillermet, O. P.*

Chronique — Bibliographie — Prédications — Nos morts.

Vol. X, No. 2.

L. P. Morin & Fils

MANUFACTURIERS DE

Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, etc., Découpage, Tournage, Embouvetage, Bois de Sciage et de Charpente, Bardeaux, Lattes, Clapboards, etc. Séchoir à Vapeur attaché à l'établissement.

RUE ST-ANTOINE - - ST-HYACINTHE.

L. A. BRETON,

—MARCHAND DE—

THÉ ET CAFÉ

AUSSI :

Vaisselle, Verreries, Ustensiles de Cuisine.

☞ **Prix spéciaux aux membres du Clergé et aux Communautés.**

Rue Cascades, ST-HYACINTHE

N. P. VIENS,

Marchand au detail de

Fruits domestiques et importes,

EPICERIE GÉNÉRALE, CONFISERIE, LÉGUMES,

Coin des rues Cascades & Mondor

ST-HYACINTHE.

L. N. TRUDEAU,

DENTISTE

No. 102 RUE MONDOR....

ST-HYACINTHE

Dentiers de toutes sortes faits sur commande. Téléphone 279.

PHARMACIE CENTRALE,

COIN DES RUES CASCADES ET MONDOR

—o—

Dépot général de

REMÈDES FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Dr E. ST-JACQUES,

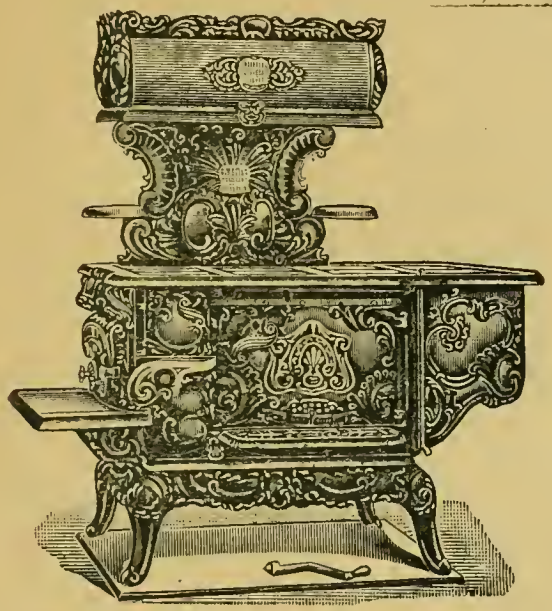
ST-HYACINTHE.

Veuillez signaler ces annonces.

B .B. P. 205. TEL. BELL 28.

C.E.BRODEUR, 277 rue Cascade St-Hyacinthe

Ferblanteries ! Vous trouverez toutes sortes de ferblanteries : Bassins pour Fromageries, Moules à Fromage, etc. Tout ouvrage en Fer-blanc, Coppe, Métal, fait sur commande. Couvertures de toutes sortes, Corniches en Tôle, Sky-Light, Ventilation sur nouveau système perfectionné. Plafonds métalliques, etc., etc., etc.



Poêles AU BOIS AU CHARBON
Pour Cuisine, Salon, Chambres, Salle Publique, etc.

Ustensiles de Cuisine, en Fonte et en Granit de tous genres. Une spécialité de grandes dimensions pour l'usage des Grosses Maisons, Hôtels, Collèges, Communautés, Couvents, etc., etc,

Appareils de Chauffage, A L'EAU CHAUDE ET A LA VAPEUR : : : : :

Plomberie en Général, VALVES ET FITTINGS $\frac{1}{8}$ de pouce à 4 pouces : : : :

☞ Attention sérieuse donnée à toute matière par la malle. ☜

Veuillez signaler cette annonce.

AVIS.

L'abonnement du Rosaire est payable d'avance { CANADA, $1.00 / FRANCE, 6 fr.

— o —

Le supplément de janvier 1904, est en vente au bureau du Rosaire à 10c.

La collection du Rosaire, 9 volumes, { brochés $9. 00, / reliés 12.00.

A nos abonnés

N. B.—Le **Samedi** de chaque semaine, une **messe basse** est dite en notre église du Rosaire, à l'intention de nos **abonnés.**

Capital souscrit et paye : $115.000

La Cie de Gaz, Electricité et Pouvoir,

DE SAINT-HYACINTHE,

FOURNIT :—Eclairage au Gaz et à l'Electricité, Force Motrice, Accumulateurs, Lampes Incandescentes, Poêles à Gaz, Fers à Repasser, Eventails et Appareils pour Eclairage, etc. ☞Ouvrages de tous genres dans le Gaz et l'Electricité.

Bureau de Direction : P.F.Payan, Président, Eus. Brodeur, Vice-Président, J. C. Désautels, Secrétaire, Ls. Brousseau, Gérant.

Electriciens : Geo. Pomminville, Jean Fradette.

Téléphone No 32. **Bureaux : 110 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.**

Veuillez signaler ces annonces.

LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

VOL. X NO 2. FEVRIER 1904. ABONNEMENT $1.00 PAR AN

Le Père Didon

U petit séminaire du Rondeau, près de Grenoble, on l'appelait en riant "le conspirateur" : son noir regard semblait chercher quelque chose à l'horizon. Ce quelque chose, c'était un but à sa vie. Un voyage à la Grande-Chartreuse le ravit ; le spectacle à peine entrevu de la vie monacale l'impressne. Un peu après, il rencontre dans la rue, à Grenoble des religieux au froc blanc.—Que font ces prêtres là ? demande-t-il.—Ils prêchent.—Ah ! et comment s'appellent-ils ?— Ce sont des Dominicains.—Et bien, je serai Dominicain. Le dix octobre 1856, il prenait, en effet, l'habit des Frères Prêcheurs à Flavigny. Il avait seize ans et demi.

Flavigny, Chalais, Toulouse, Saint-Maximin le reçoivent tour à tour ; puis Rome, où il passe un an. C'est là que dans une discussion théologique sur cette thèse, l'une des plus métaphysiques du traité de l'Incarnation : *Utrum in Christo sint duo vel unum esse ?* (1) il déploya de telles ressources et un tel brio que les vieux maîtres s'écrièrent : *Bravo Didon, si e fatto honore !* Revenu à Saint-Maximin, il est ordonné prêtre quelque temps après, puis enseigne l'Ecriture-Sainte pendant deux années. Sa santé l'oblige de suspendre. Enfin au mois d'août 1865, il est assi-

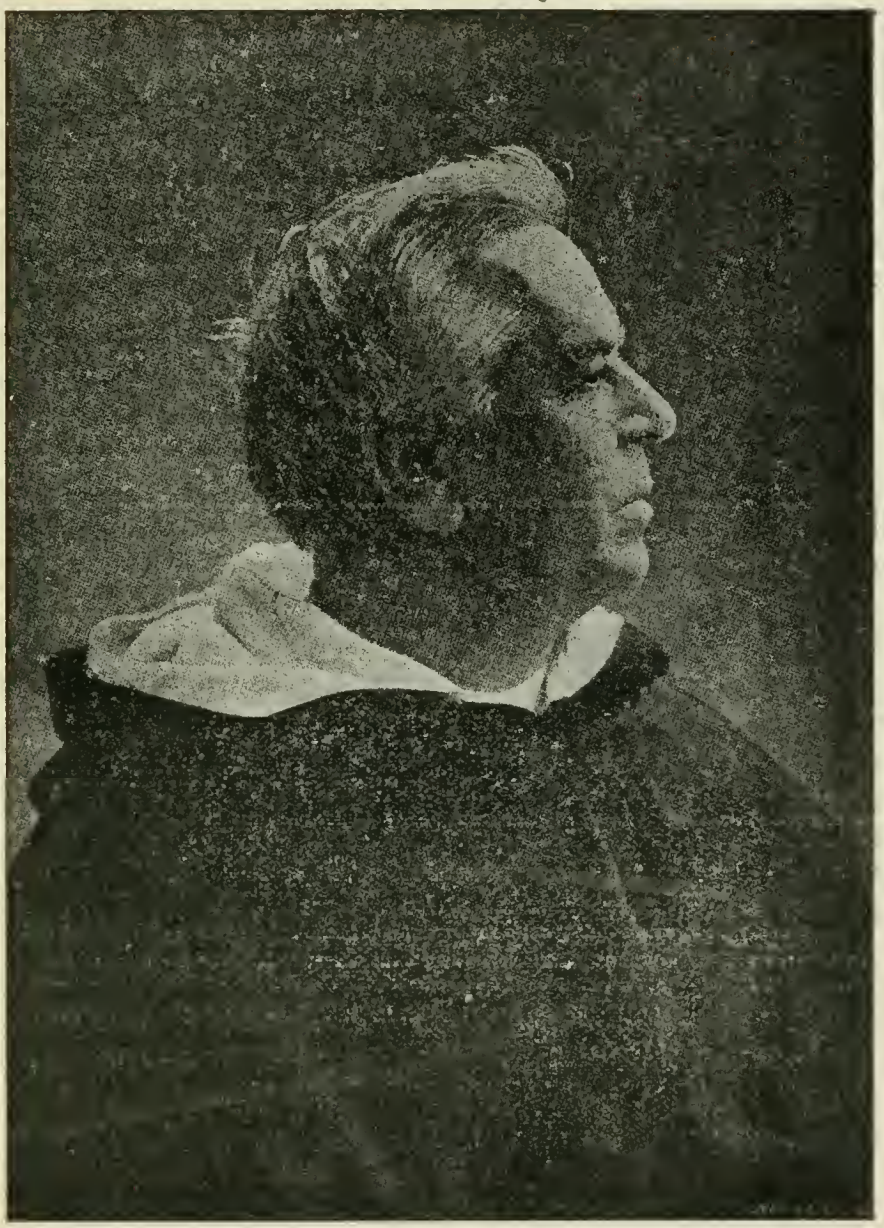
(1) La question est celle-ci : Y a-t-il seulement dans le Christ une existence, l'existence divine du Verbe, ou bien faut-il ajouter à cette existence divine une existence humaine ? S. Thomas et son école, d'accord avec la tradition catholique, enseignent qu'à raison de l'union hypostatique, il n'y a dans le Christ qu'une seule existence, qui est celle du Verbe.

gné au couvent de la rue de Vaugirard, à Paris. La période initiale est achevée : l'orateur entre dans sa carrière.

Quelques sermons à la chapelle des Carmes sont ses débuts. Ame forte dans un corps frêle, il fait dire à ses auditeurs : "C'est dommage il ne vivra pas". Il vit cependant et après le carême de Londres, en 1866, il se révêle presque tout d'un coup, en 1867, à Saint-Jacques du Haut-Pas ; un spirituel écrivain disait : "le P. Didon fut cette année-là signalé par tous les Leverriers qui se consacrent à la découverte des astres naissants". Deux villes de provinces l'entendent : Nancy et Marseille, celle-ci surtout où il prêche, avec un succès croissant, les carêmes de 1871 à 1876. Paris le reprend : il y avait donné plusieurs Avents déjà. En 1879, il le donne à Saint-Philippe du Roule, sur la brûlante question du divorce. Le bruit qui se fit autour de l'orateur, bien plutôt que sa parole même, amena le Cardinal de Paris à interrompre cette prédication, sans cependant interdire la chaire au Père Didon. Il y remonte en effet, au carême, dans l'église de la Trinité, mais c'est la dernière étape de ce qu'on peut appeler sa carrière oratoire. Quelques temps après il partait pour Rome et de là gagnait la Corse, l'exil.

Traité devant l'âme contemporaine les questions religieuses contemporaines,—qui ne cessent pas, pour autant d'être des questions éternelles,—tel fut son but. Parler aux gens de ce qui les intéresse est le bon moyen de leur être utile. Dans ces siècles d'indifférence, d'athéisme, de science, il traita ces questions-là. La conviction religieuse, les rapports essentiels entre l'infini et l'âme humaine, le mal, l'homme selon la science et la foi, la science sans Dieu, la révélation prouvée par les signes de Dieu, voilà les principaux sujets de sa prédication. Ajoutons des sujets plus français ; après l'Année terrible, il traita du relèvement moral de la France ; enfin, au moment de la discussion de la loi sur le divorce, il crut de son devoir de faire tonner la parole de Dieu au-dessus des disputes des hommes.

Prédication à succès, incontestablement. C'est qu'on sentait quelqu'un derrière cette parole, quelqu'un de fort par qui cette parole était "pleine d'âme, de logique, de vigueur". Quelqu'un qui, en même temps qu'il était de



LE PÈRE DIDON

l'éternité, était de son temps, et passionnément ; faisant passer cette passion dans l'élan d'une improvisation trop emportée pour ne pas quelquefois dépasser le but ; croyant d'ailleurs certaines vérités nécessaires à dire et se croyant la mission de les dire ; esprit avancé dans un pays politiquement divisé et où forcément quelques-unssont retardataires. Qualités et défauts, le tout ensemble explique tout : et le succès et la défiance, et les espoirs et les craintes, bref, cette mesure rude et subite, remède préventif pour l'avenir plutôt que châtiment imposé pour le passé, la mise en disponibilité, l'épée au fourreau, le baillon sur les lévres..

En tout cas, épreuve ; épreuve terrible, surtout pour qui pense n'avoir obéi qu'à sa conscience n'avoir fait que son devoir. La Providence l'avait en quelque sorte préparé au coup qui allait le frapper. Dans ses lectures sans cesse renouvelées de la Bible et en particulier du Nouveau Testament, il en arrivera, presque au moment de partir pour Rome, à ce passage des Actes des Apôtres ou saint Paul dit ceci : "Et maintenant lié par l'esprit, je vais à Jérusalem, ne sachant ce qui doit m'y arriver, si ce n'est que l'Esprit-Saint me fait entendre que des tribulations m'attendent à Jérusalem". Le Père fut vivement ému de ces paroles et il s'attacha à les méditer. Oui, des tribulation l'attendent peut-être lui aussi à Rome. Qu'importe ? Il est prêt. Son âme est en effet, une âme d'obéissance ; bien des esprits superficiels auraient pu se tromper et oublier que celui qui a une idée et qui sait la défendre, peut aussi savoir l'abdiquer devant l'autorité légitime. C'était bien le fond de son âme religieuse que le Père Didon avait révélé dans son discours : *Qu'est-ce qu'un moine ?* "Il y a dans le moine une dernière chose à laquelle il doit mourir un bien suprême qu'il faut offrir à Dieu : la liberté ...Le moine est un esclave, en effet, et c'est son dernier nom... Je me trompe, il en est un plus beau ...O Dieu, je serai entre vos mains plus qu'un esclave, je serai un cadavre.. Oui, c'est notre dernier, notre dernier nom".—En allant à Rome, il s'arrête chez sa mère dont la tendresse et la sollicitude s'inquiètent : "Tu seras seul là-bas ; on va te condamné ; que feras-tu ?—Je ferai mon devoir.—C'est bien toi, et c'est ce qu'il faut. Va donc !" Le devoir apparaît

bientôt dans toute sa rigueur. "On m'a fait ici un accueil sévère, écrit-il à sa mère. Le Maître Général de l'Ordre était et est encore très prévenu contre moi. Il juge que je dois me retirer du champ de bataille, et il me désigne en Corse un petit couvent solitaire pour séjour.... Je rends grâce au Christ qui m'a jugé digne de souffrir pour lui et pour la cause sainte à laquelle ma vie est dévouée.. On ne fait rien ici-bas sans humilité; je ne reculerai jamais devant l'épreuve". Ces paroles résument très fidèlement cette date de sa vie ; si les mauvais qui déjà escomptaient un scandale retentissant furent déçus, les bons furent réjouis : l'orateur d'une grande parole avait, ce qui vaut mieux, encore, été l'homme d'un grand exemple.

Et s'il accepte l'exil, ce n'est point avec une résignation morne et découragée ; il n'a rien perdu de son ardeur et de son amour apostolique de la vérité. Il ne peut plus parler, il écrira, et comme dans toute sa prédication il n'a eu qu'un but : prêcher le Christ, il le préchera par la plume, et il se met à préparer son œuvre capitale : *Jésus-Christ.* Cependant les évènements se précipitent. Sa mère meurt et il arrive trop tard pour lui fermer les yeux; du moins fait-il ouvrir son cercueil pour l'embrasser une dernière fois. Puis ce sont les décrets proscripteurs et expulseurs. Ce n'est plus la peine d'être en Corse pour être en exil : le religieux chassé de son couvent est partout en exil. Le Père Didon revient à Paris où il demeure avec deux de ses frères en religion, jusqu'en février 1882.

A cette époque il part pour l'Allemagne. Celle-ci n'est-elle pas la patrie de la fausse exégèse ; ses docteurs n'ont ils pas pris à tâche de dénaturer par leurs explications pseudo-scientifiques, le caractère divin de Jésus-Christ, n'ont-ils pas essayé d'effacer le nimbe glorieux qui ensoleille la tête bénie du Sauveur ? Après les avoir lus, les voir, les juger, était pour le Père comme un point d'honneur. C'était d'ailleurs chez lui un souci déjà ancien que celui de se tenir au courant du progrès de la science pour s'en servir dans ce qu'il a de juste, pour le combattre dans ce qu'il a de hâtif et de faux.

Mais s'il étudie l'exégèse Allemande, il ne ferme point les yeux sur le reste ; hommes et choses, caractères et institutions, il examine et juge tout avec son intelligen-

ce encore avivée par son patriotisme. A son retour, dans ses conversations, il raconte ce qu'il a vu ; ou le presse de l'écrire ; il obéit et, un souvenir évoquant l'autre, les notes qu'il n'avait pas prises n'en font pas moins un gros volume intitulé : *les Allemands*. Quelles qu'en soient les lacunes, bien explicables avec une pareille composition, trente éditions et quatre traductions étrangères ne laissent pas que de témoigner en sa faveur, et un évêque pouvait définir cette œuvre, "une œuvre chrétienne, française, et pleine de vues utiles autant que de sentiments glorieux".

Voir la Palestine était bien plus important encore. Comment comprendre pleinement l'Evangile, sans avoir remis dans leur cadre naturel personnes et récits ? Il la visite donc avec l'œil de l'artiste et la piété du pélerin antique ; puis au retour il va s'enfermer dans la solitude du couvent de Flavigny. Depuis dix années bientôt il travaillait comme il savait le faire : à Corbara, c'étaient des douze heures par jour. Et quel travail ! les Evangiles, Jésus-Christ ! quel sujet a le plus ému, le plus excité les écrivains et les savants, défenseurs et adversaires, amis et ennemis. Tout connaître, tout comprendre, réfuter et exposer. On a pu dire, et en vérité, que c'était là l'œuvre d'une indomptable énergie. Et aussi d'une foi absolue ; les dernières lignes de l'Introduction résument le livre tout entier : "Si j'osais emprunter la parole du plus grand des Evangélistes, je dirais : Ces choses ont été écrites pour que nous croyions que Jésus est le Fils de Dieu". Oui, ce n'est pas seulement l'ouvrage d'une intelligence de savant, c'est plus encore celui d'un cœur d'apôtre.—"Cela se vend comme un mauvais livre", disait un homme d'esprit. C'est dire, sous une forme humoristique, mais tristement vraie, le légitime succès de ce chef-d'œuvre.

En même temps qu'il achevait cette œuvre, une œuvre nouvelle s'offrait à lui. L'Ecole d'Arcueil le choisit pour son Prieur. Singulière ressemblance des destinées : il allait finir comme avait fini le Père Lacordaire, deux grandes voix s'éteignent dans le silence d'un collège, avant le silence de la tombe. Il accepta, mais non pas avec l'arrière-pensée que son nom suffisait a être l'enseigne splendide d'une école, mais bien avec la pensée d'un dévouement nouveau à donner. Le voilà éducateur. Il

veut former des hommes, dans la pleine acception du mot, corps robustes, âmes solides. Il développe les sports, il en savait la valeur par expérience, et comment du gringalet qu'il était, la marche et l'activité physique avaient fait de lui l'homme robuste et bien campé dans sa force. Il veut que les élèves s'habituent à pratiquer leur métier d'hommes, à se sentir responsables, à faire œuvre d'initiative et de liberté dans le bien. Il aspire enfin à ce qu'il soient à la fois des hommes de tradition religieuse et de progrès. Quoiqu'il en soit de l'application et d'une confiance peut-être excessive, ces idées sont grandes et nobles.

Et brusquement la nouvelle inattendue se répandit : le Père Didon est mort. En se rendant à Rome, il s'arrête à Toulouse et en quelques heures une angine de Poitrine l'enlevait en pleine force ; il avait soixante ans qui ne semblaient pas peser à ses épaules.

Le R. P. Guillermin, qui prit la parole au service célébré à Toulouse, dit très justement : "Quelques jugements divers qu'aient portés sur lui ses contemporains, tous lui ont reconnu une haute intelligence, un noble caractère, un ferme et indomptable courage, une âme impressionnable à toutes les idées généreuses, un cœur bienveillant et doux qui n'a jamais connu que deux passions : la grandeur de la Patrie, le triomphe de la Foi et de la religion chrétienne dans le monde".

La mort est un grand statuaire. Quand un homme en vaut la peine elle le prend et le fixe à jamais dans une attitude qui le résume. Debout dans sa force, le regard ardent, la bouche éloquente, comme soulevé par une généreuse passion....tel restera-t-il, grand, devant la postérité.

Fr. J. D. Folghera, O. P.

—— o ——

Approbation de l'Œuvre du Noviciat des Dominicains

Mon révérend Père,

Je me rends avec bonheur à la prière que vous me faites d'approuver pour le diocèse "l'Œuvre de votre Noviciat".

Les religieux sont à la société comme le sel qui la conserve et l'empêche de s'alanguir. Votre Ordre, de concert avec les autres que nous avons dans le pays, va nous rendre cet insigne service. Aussi est-ce avec joie que je vous ai vu ouvrir à St-Hyacinthe un noviciat que la charité des fidèles vous aidera, j'espère, à soutenir et à rendre florissant. Je bénis à l'avance les personnes de ce diocèse qui céderaient au louable attrait de favoriser cette excellente Œuvre de leurs générosités.

Agréez les assurances de mon affectueux dévouement,

† Elphège Ev. de Nicolet.

—— o ——

Un martyr du Rosaire

NOUS présentons sous ce titre une gloire, trop peu connue peut-être, de l'Ordre de St-Dominique. Nous voulons parler du Vénérable Père Guillaume Courtet. Né à Sérignan, dans le diocèse de Montpellier, il fut le "premier martyr français au Japon", et mourut pour la foi chrétienne, le 29 septembre 1637. Qu'on nous permette, en racontant la patience de ce héros, de rapporter quelques-unes des sublimes paroles qu'il fit alors entendre. Toutes à la louange de la Reine du St-Rosaire, elles ne pourront qu'exciter davantage la dévotion de nos Associés.

Jeté en prison le 13 septembre avec deux compagnons de son Ordre, le Vénérable commença à subir des interrogatoires nombreux, et des tortures horribles dont la description seule fait frémir. Le supplice des alènes entr'autres, lui fut longuement appliqué. Les bourreaux, après avoir lié les martyrs, leur enfonçaient entre les ongles et la chair des alènes ou aiguilles de cuivre. Des flots de sang coulaient alors. Mais la constance des héros restait

invincible. Devant ce calme inaccoutumé, les persécuteurs étonnés d'abord en vinrent à l'exasperation et à la colère. Ils frappaient donc brutalement sur ces doigts ensanglantés. Ils allaient même jusqu'à racler les aiguilles les unes contre les autres, pour redoubler ainsi les douleurs.

"Oh ! quelle douce harmonie pour le Paradis !" chantaient alors les martyrs. Et à la vue du sang répandu et de leurs mains déchirées ils alternaient ce cantique ineffable :

"Roses merveilleuses, pluie de fleurs divines répandues pour votre amour, ô mon Dieu !—O Jesus ! Jésus ! répondait le Vén. Courtet, quels beaux œillets sont sortis de mes doigts ! Oh ! les belles roses ! qu'elles sont vermeilles ! Mais qu'est-ce que le sang que nous versons, ô mon Dieu, en comparaison de ce torrent que vous avez répandu pour nous !—De quels rubis avez-vous orné nos mains, ô Seigneur !—Oh ! les belles roses pour vous, Vierge du St-Rosaire !—Oh ! les beaux œillets pour votre Paradis, ô Jésus !

Puis les bourreaux inclinaient les Martyrs et les contraignaient à gratter le sol de leurs doigts hérissés d'alènes. Mais le P. Guillaume d'une voix plus émue encore, s'écriait : "O douce harmonie ! chant suave ! échos des mélodies célestes ! Oh ! qu'il est beau le chemin du Paradis". Le lendemain, contemplant leurs plaies hideuses, les héros tressaillaient de bonheur : Dieu soit béni ! Vive Marie du St-Rosaire, qui nous a permis d'égrener hier de si belles roses en son honneur et pour son amour !

Enfin, arriva le jour de la récompense. Et quand le glaive brilla sur la tête du vénérable Courtet, ses lèvres s'entr'ouvrirent une fois encore : "Notre-Dame du Rosaire ...." commença-t-il. ..Il ne put achever ici-bas sa dernière prière. Son âme s'était déjà envolée, pour la terminer dans le Ciel auprès de Marie.

Une tradition respectable attribue au glorieux supplicié des alènes une puissance spéciale pour la guérison des maux de doigts. Délicate récompense de la Sainte Vierge envers ce serviteur fidèle, dont les doigts égrenèrent jadis à sa louange, de si fervents et de si héroïques Rosaires !

LA LECTURE

Article Deuxième : Les mauvaises lectures

En cette matière de la lecture, la difficulté, disions-nous, consiste à déterminer ce que c'est qu'un bon livre. Peut-être pourrons-nous y arriver plus aisément, en suivant la méthode d'élimination. D'ailleurs l'esprit humain est ainsi fait, et ainsi faible, qu'il peut plus facilement dire d'une chose ce qu'elle n'est pas que de dire exactement ce qu'elle est.

Tel est en particulier le cas dans cette question des lectures, où nous n'aurons pas grande peine à déclarer ce qui est franchement mauvais, quitte à étudier ensuite ce qui est douteux et à définir ce qui est bon.

Remarquez de plus que par ce procédé nous courons au plus pressé : il s'agit d'enrayer un mal, mal qui atteint dans notre pays toutes les classes de la société et tous les âges de la vie : il n'est pas un professeur de nos collèges qui ne gémisse sur ce mortel envahissement des mauvaises lectures, comme il n'est pas un directeur de conscience qui ne souffre de constater le rôle qu'elles jouent dans l'existence de ses mondaines pénitentes, plus mondaines que pénitentes.

Aussi comprendra-t-on notre sévérité. Aucune âme de bonne foi et de saint désir ne la trouvera exagérée, encore moins injuste. Si quelqu'un avait cette tentation, nous n'aurions qu'à lui rappeler qu'il est le disciple de Celui qui a dit : Malheur au monde à cause de ses scandales. Or le livre franchement et indéniablement mauvais est un scandale, c'est-à-dire la pierre d'achoppement qui fait trébucher et tomber, en la laissant sur le chemin, l'âme chrétienne, dont l'essentiel devoir consiste à rester debout et à toujours avancer.

§ I—Le Droit naturel

Cet anathème du Sauveur nous permet et nous oblige de traduire en la formule suivante notre premier principe : *Toute tecture, qui est une cause ou une occasion de péché volontaire ou qui expose au péril du consentement est*

une lecture mauvaise. De grâce, n'inventez aucun sophisme pour vous tirer de là ; ne rusez pas avec votre conscience, ne vous prévalez pas de votre expérience, ne cherchez aucune excuse dans les beautés de la littérature ou dans les qualités du style. Tout cela vient se heurter et se briser contre cette loi de droit naturel : Il n'est jamais permis de poser une cause, qui directement conduit au mal.

J'ai dit *de droit naturel.* C'est là, en effet, la grande lumière que Dieu nous a donnée, la lumière de Dieu lui-même participée, et proportionnée à notre nature. *La lumière de votre visage, ô Seigneur, a été marquée sur nous,* lisons-nous au livre des Psaumes. Or cette lumière ne se contente pas de nous montrer le bien et le mal et de nous apprendre à distinguer l'un de l'autre ; elle nous intime le précepte d'accomplir l'un et d'éviter l'autre. Aucune conscience ne peut rester sourde à ce précepte ; aucun regard ne peut se dérober à cette lumière. L'âme du sauvage lui-même, pour enténébrée qu'elle soit dans l'erreur, comprend à tout le moins qu'elle doit faire le bien et ne pas faire le mal.

Si donc un livre se présente à vous, qui attaque la foi, raille la religion, s'oppose aux bonnes mœurs, au point de troubler votre esprit, votre cœur, vos sens, et de les porter au mal, votre jugement d'homme et de chrétien doit être, sans plus, irrévocablement prononcé : Ce livre est mauvais—Et ne trouvez-vous pas qu'avec ce seul principe, vous pouvez, dans la plupart des cas, résoudre vos doutes de conscience et vous diriger vous-mêmes ? Tenez pour certain que ce n'est pas dans cette question des lectures qu'il est plus difficile de connaître son devoir que de l'accomplir. La lumière, vous la possédez comme par instinct : pour peu que vous ayez gardé les délicatesses de la vertu, vous serez aussitôt avertis du danger que vous courez ! J'aime cette parole de Bossuet, dite à propos des réunions mondaines, et que nous pouvons appliquer à notre sujet : "Qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne veux pas m'y opposer, mais je ne crains pas d'assurer que pour bien régler notre conscience sur la plupart de nos devoirs, la

simplicité et la bonne foi sont de grands docteurs : ils laissent peu de choses indéci ses".

Etes-vous de bonne foi, quand vous ouvrez un livre, dont vous savez positivement qu'il est mauvais, soit qu'en ayant lu sans le connaître les premières pages, vous en ayez été pernicieusement émus, soit qu'ayant déjà fréquenté l'auteur, vous soyez édifiés sur la fausseté de ses maximes et sur l'absence de sa morale ? Continuer une lecture semblable, sans l'avis de personne et contre l'avis d'une première expérience malheureuse, n'est-ce pas aller de gaieté de cœur au devant du péril et au devant de la mort? Il faudra un miracle peu banal, en vérité, pour que vous sortiez indemnes d'une pareille aventure, et alors même que vous auriez trouvé le secret de passer au milieu du feu sans vous brûler, croyez bien que je ne vous jalouserais pas ce secret : je me contenterais de vous admirer: *Non equidem invideo, miror magis.*

***

Comment dès lors qualifier la conduite de ceux qui lisent indistinctement tous ces livres, que condamne l'honnêteté la plus élémentaire ? Est-ce légèreté ? Est-ce insouciance ? Est-ce malice ? Il y a sans doute de tout cela un peu, quelquefois beaucoup. La légèreté et l'insouciance conduisent à cet abus des lectures, *quoi qu'elles soient mauvaises ;* la malice les recherche, *parce qu'elles sont mauvaises.* Dans le premier cas, c'est la lecture qui devient cause du mal ; dans le second cas, c'est le mal déjà enraciné au cœur qui devient cause de la lecture.

Légers et insouciants sont les parents qui laissent traîner dans la maison des livres, revues et journaux, les mettant à la portée des enfants, au lieu de les séquestrer, comme on fait d'un remède de pharmacie marqué d'une tête de mort, et du mot sinistrement avertisseur : *Poison.*

Légères et insouciantes sont ces jeunes filles et jeunes femmes, qui oublient que si la vertu a le droit de trouver en ce monde un asile inviolable et sacré, ce doit être chez la femme. Vierge, épouse ou mère, elle nous apparait nimbée de l'auréole de la pureté, et quelle que soit la prérogative dont elle jouisse, prérogative de pureté intacte ou prérogative de pureté féconde, elle ne peut en être

digne, qu'à la condition de ne jamais fouler aux pieds le ministère de la pudeur, que l'on a appelé le premier ministère de la femme. Et la grâce, depuis dix-neuf siècles de christianisme, est venue, en ces choses surtout, puissamment aider la nature. Plus éclairée sur ses devoirs, plus forte pour les accomplir, le regard fixé sur Marie, la Vierge idéale et la Mère sans tache, le cœur tout ému au spectacle de tant de victimes volontairement immolées sur l'autel de l'honneur et de la vertu, la femme chrétienne, qui par délibération ou par insouciance, ferme les yeux à toutes ces lumières et son cœur à ces saintes émotions, pour aller chercher dans un livre une nourriture malsaine et risquer de perdre dans cette lecture les richesses de la nature et les richesses de la grâce, n'est-elle pas doublement coupable, et est-ce assez de ne l'appeler que légère ?

***

Née d'une condamnable légèreté chez la plupart des jeunes filles et des jeunes femmes, cette passion de la mauvaise lecture naîtra souvent, hélas ! de la malice chez grand nombre de nos jeunes gens. Je sais bien que c'est tout d'abord la curiosité qui a ouvert un premier livre, mais quand la science commence à rendre inutile la curiosité, quand de mortelles expériences renouvelées et passées en habitude, ont non-seulement troublé les sens, mais gangrené le cœur, c'est alors que la passion de la mauvaise lecture fait rage—Jeunes gens de quinze ans et de seize ans, prenez garde : Vous êtes irrémédiablement perdus, perdus jusque dans le cœur du cœur, selon une forte expression que j'emprunte au Président Roosevelt, si vous ne consentez, sur le conseil pressant de votre confesseur, à rompre avec cet ennemi de la lecture. C'est pour vous une question de vie ou de mort, et de même que pour sauver votre vie matérielle, il n'est aucun sacrifice que vous deviez épargner, ainsi pour sauver votre honneur et votre vertu qui sont la vie de votre vie, vous devez extirper le mal dans sa racine, travailler à redevenir calmes selon les sens et purs selon le cœur, en un mot triompher, avec la grâce de Dieu qui ne vous manquera pas, de toutes ces passions qui vous avilissent et vous dégradent.

***

Dans un de ses chants les plus émouvants, le Dante fait apparaître devant ses yeux et devant les nôtres les deux victimes d'un mauvais livre dont le triste héros s'appelait Galléhaut. "Ce jour-là, dit le poète, ils ne lurent pas plus loin". Et l'une des deux victimes confesse sa faute, en disant : "Ce livre et celui qui l'avait écrit furent pour nous un autre Galléhaut !"

A tous les passionnés du mauvais livre, je voudrais crier : Galléhaut, voilà l'ennemi !

Fr H. Hage, O. P.

(à suivre)

— o —

Une figure de la Passion

Ste-Catherine de Ricci

LES historiens de Ste-Catherine de Ricci racontent qu'une dominicaine de Prato, son intime amie, était désolée de ne pas croire à ses extases. Elle craignait d'être le jouet du démon ou la dupe d'mpressions nerveuses. Un jour, n'y tenant plus, elle s'agenouilla près de la sainte en prières, et, ardemment, supplie Dieu de lui montrer enfin la vérité. En ce moment même, Catherine, sans sortir de son extase, se tourne vers elle. Ce n'était plus la figure d'une jeune fille, mais celle d'un homme de trente ans, à la barbe blonde et aux longs cheveux flottant sur ses épaules. "Eh bien ! ma sœur, dit-" elle, est-ce Catherine ou Jésus ? Vous êtes Jésus, répon-" dit la dominicaine tremblante".

Oui, elle était bien Jésus, le Jésus de la vie cachée, mais plus encore Celui de la Passion, et de la Croix. Le Christ s'était emparé d'elle au jour de son Baptême, et en déposant en elle le germe de la vie surnaturelle, il lui avait donné de se développer, en son âme et dans son corps, dans les sentiments et dans la forme visible du Crucifié. C'est ainsi que, dès son plus jeune âge, à quatre ans, lorsque les autres enfants consentent à peine à

joindre les mains et à bégayer le nom de Jésus, elle avait pour dévotion préférée la Passion. Dans ses méditations précoces, elle reproduisait avec un sens étonnant les différentes scènes de ce drame mystérieux. Au Jardin des Oliviers, elle levait vers le ciel ses mains suppliantes, ou tombait par terre, anéantie. Chez Pilate, elle tendait ses épaules à la Flagellation, au prétoire, sa blonde petite tête à la couronne d'épines, sur le Calvaire, ses pieds et ses mains aux clous, et expirait dans un grand cri. Les témoins sentaient que Dieu était là, et cette leçon de choses, de pénitence et d'amour, les pénétrait du repentir de leurs péchés.

Certes, ce n'était pas un jeu de petite fille. Une preuve nouvelle, c'est que, pour suivre l'attrait sanglant et vainqueur, l'enfant demanda à son père la permission de se retirer au couvent des Bénédictines de Florence. Avait-elle, dans ses visites à la chapelle, été frappée du Crucifix qui s'y trouvait ? Lui avait-il déjà dit, comme à tant d'autres ! Viens, suis-moi ? Toujours est-il que, sans cesse, une fois au couvent, elle s'agenouillait à ses pieds. Elle aimait à s'y rendre, surtout pendant la première table, lorsque les religieuses étaient au réfectoire ou occupées au service. Plongée dans la contemplation de son Sauveur et de ses souffrances, elle en perdait totalement la pensée de la nourriture et du temps. Il suffisait à son corps que son âme se nourrît du pain des larmes divines et du sang de son Cœur Sacré. Mises en éveil, des religieuses, le repas à peine fini, accouraient à l'église et plus d'une fois elles crurent voir l'image sainte s'animer et regarder Catherine. Plus d'une fois aussi, elles durent la tirer fortement par son manteau pour la rappeler à la réalité de la vie ordinaire.

Il fallait bien s'en aller. Hélas ! Il fallut même, sur l'ordre paternel, quitter le couvent et rentrer dans sa famille. Elle s'y montra ce qu'on pouvait attendre de sa vraie piété. Affectueuse et douce, elle sut dominer l'attrait surnaturel et donna à son père le temps qu'elle ne pouvait publiquement donner à son Dieu Crucifié. Mais bientôt Dieu la réclama en Maître absolu. Elle tomba malade, et en peut de jours, fut désespérée des plus habiles médecins. A son père qui se lamentait, l'enfant répondait : "Lais-

sez-moi rentrer au couvent et Dieu me guérira". L'égoïsme paternel céda et son nouveau départ, temporaire, bien entendu, fut consenti. Une étoile nouvelle était apparue à l'enfant, celle de St-Dominique, et laissant le couvent des Bénédictines, elle se rendit à celui des Dominicaines de Prato, dont un de ses oncles était, du reste, chapelain. Quelques jours après, elle était guérie. La communauté était fervente, héroïque comme aux beaux jours des fondations récentes et des prédications de Jérôme Savonarole, leur père déjà vénéré et l'Auteur du "Triomphe de la Croix". Alors, comme enivrée des souffles du Calvaire, Catherine sentit sa dévotion à la Passion, un instant comprimée, s'épanouir largement dans son âme délivrée. Ce n'était plus seulement une heure, deux heures qu'elle consacrait chaque jour à la contemplation du mystère, mais jusqu'à vingt-huit heures passées de suite dans l'extase au pied de la croix, depuis le jeudi a midi jusqu'au vendredi à quatre heures du soir. Seule, ou entourée de ses compagnes, en présence même des rois et des reines que ce spectacle attire, elle chante ces "Versets de la Passion" par lesquels le prophète saluait le Juste crucifié et que la Vierge Compatissante lui a indiqués comme l'Epithalame le plus agréable à son Fils. "Elle ne le chantait pas seule. Tous les vendredis du Carême, les religieuses l'accompagnaient au chœur. Pendant des siècles aussi, tous les couvents des Dominicains, et avec eux, des générations de Chrétiens redirent au Dieu du Calvaire :—"Entre vos mains, Seigneur, je remets mon âme". En France, de longtemps, nos églises ne retentiront plus de cet acte d'abandon au Maître de la vie et de la mort, mais de tous les cœurs des expulsés et des amis fidèles, j'aillira comme un sanglot et un cri d'espoir quand même ; cet autre Verset : " Levez-vous, pourquoi semblez-vous dormir, Seigneur, " levez-vous et ne nous repoussez pas à jamais. Nous " espérons en vous, nous ne serons pas éternellement con- " fondus".

Ainsi de jour en jour, par une méditation assidue et sous l'action de la lumière divine, la Passion de Notre-Seigneur s'imprimait au cœur de Catherine. Non seulement le rayonnement du Dieu intérieur, traversant la chair opaque, en témoignait au-dehors, mais la matière inerte,

le bois, la pierre, l'attestaient. Qu'est-ce que la parole, sinon une vibration de la matière chargée de la pensée humaine ? Et Dieu qui a donné a l'âme le pouvoir de se servir ainsi de la matière, ne l'aurait pas lui-même directement ?

Le 21 Août 1842, Catherine eut à l'église, après la la communion, une extase de deux heures. Revenue à elle, mais toute pleine encore de la grâce eucharistique elle rentrait dans sa cellule, lorsqu'elle s'entendit appeler : "Ma sœur, mon épouse" disait la voix. Catherine regarde et ne peut en croire ses yeux. Le crucifix qui surmontait son petit autel se penchait en avant vers elle. Craignant qu'il ne tombe, elle se précipite. O miracle d'amour! Les bras de bois s'enlacent autour de son cou, et sur son front le front du Crucifié s'appuie ! ! ! La compagne de Catherine, Madeleine Strozzi entre et donne l'éveil. La Prieure vient, la communauté vient, le confesseur, le Prieur des Dominicains viennent et contemplent, stupéfaits, le prodige. Dans le silence de tous, Jésus disait à Catherine : "Le crucifix, je veux qu'il soit l'instrument de mes plus grandes miséricordes. Va, dis à ta supérieure de le faire porter en procession trois fois autour du couvent. Ceux qui le verront seront sauvés. Et trois jours de suite, la sainte, humble héraut du Christ, porte la relique divine dans tout le monastère et, avec elle, la guérison aux malades et la ferveur aux tièdes.

Si étonnant qu'il soit, ce phénomène mystique n'est pas le plus grand dans la vie de Catherine. D'autres vont suivre qui offusqueront peut-être notre foi raisonneuse et notre vie surnaturelle débilitée. Pourquoi les cacher, pourtant, puisque Dieu les a voulus ? Nous devons prendre les saints tel qu'Il les fait et non pas les rapetisser aux proportions infimes de notre pruderie humaine rigoriste parce qu'elle est faible.

Fr. L. Boitel, O. P.

(*A suivre*)

—— o ——

Un favori de la Vierge

Le Bx Réginald d'Orléans

C'ÉTAIT au temps où saint Dominique prêchait à Rome. L'évêque d'Orléans, Manassé de Seignelay accompagné du doyen de la collégiale de Sa int-Aignan arrivèrent dans la ville eternelle.

Réginald était né en 1183. Il se trouvait donc, dit le P. Mortier, en pleine vigueur de l'âge et de l'esprit. L'Université de Paris lui avait décerné, en 1206, le grade de maître en droit. C'était avant tout, outre sa science éminente, un homme de Dieu, de mœurs austères, plein de droiture, détaché de toute ambition terrestre. Tourmenté dans son âme par l'Esprit de Dieu, qui a son insu l'appelait à une vocation extraordinaire, il cherchait sa voie. Or, en causant un jour avec le cardinal Hugolin, il lui ouvrit son cœur, et lui révela qu'il voulait tout quitter pour prêcher Jésus-Christ comme les Apôtres, dans le même état de pauvreté. Hugolin, l'ami de Dominique, lui dit alors : "Mais voici que précisément un ordre se fonde dans ce but,alliant la pauvreté parfaite avec l'office de la prédication universelle. Le maître de ce nouvel Ordre annonce lui-même ici la parole de Dieu".

Ce fut pour Réginald un trait de lumière. Il vit saint Dominique ; son cœur s'éprit d'amour pour lui et son œuvre, et, sans plus attendre, il lui promit d'entrer dans l'Ordre dès qu'il aurait accompli son vœu en Terre-Sainte. Mais voici qu'une douloureuse maladie le saisit et, en peu de jours, met sa vie en danger. Dominique affligé de perdre un fils dont il espérait tant de fruits, se tourne vers Dieu ; il l'interpelle sans relâche, suppliant sa bonté miséricordieuse de ne pas lui ravir un fils qui était plutôt conçu qué né, et de lui accorder la vie au moins pour un peu de temps. Il fut exaucé.

Un témoin contemporain, frère Barthélemy de Trente raconte ainsi cette guérison miraculeuse : "Par Celle qui a donné au monde le salut, saint Dominique a obtenu la délivrance de Réginald. Cette Mère de miséricorde,

LE BX REGINALD D'ORLÉANS

accompagnée de deux jeunes filles d'une incomparable beauté, est apparue au malade et lui a dit : *Demande-moi ce que tu veux, je te le donnerai.* Et comme il délibérait en lui-même afin de ne rien demander d'indiscret, une des jeunes filles lui suggéra de s'en remettre entièrement à Notre-Dame. Il le fit, et alors la Reine du Ciel, de sa main virginale, lui oignit d'une onction salutaire les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains, les reins, les pieds. *Que tes reins soient ceints du cordon de la chasteté*, lui dit-elle ; *tes pieds, je les ai oints pour la préparation de l'Evangile de Paix.* Puis elle ajouta : *Dans trois jours je*

t'enverrai le remède qui te rendra une santé parfaite. Et elle lui montra l'habit de l'Ordre que portent maintenant les Frères-Prêcheurs, lui disant : *Voici l'habit de ton Ordre.*

Réginald, subitement guéri, reçut trois jours après une nouvelle visite de la Reine des cieux, qui réitéra sur son corps les mêmes onctions mystérieuses. Frère Jean de Mailly, qui écrivait en 1243, ajoute : "Tout aussitôt il fit profession entre les mains de saint Dominique.

"Réginald n'était ici, dit le P. Lacordaire, que le représentant de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et la Reine du ciel et de la terre contractait alliance en sa personne avec l'Ordre entier. Le Rosaire avait été le premier signe de cette alliance, et comme le joyau de l'Ordre à son baptême, l'onction de Réginald, indice de virilité et de confirmation, devait aussi avoir un signe durable et commémoratif. C'est pourquoi la bienheureuse Vierge, en présentant au nouveau Frère l'habit de l'Ordre, ne le lui présenta pas tel qu'on le portait alors, mais avec un changement remarquable".

Jusque-là, en effet, saint Dominique et ses compagnons continuaient de porter le costume des chanoines réguliers d'Osma, tunique de laine blanche recouverte d'un surplis de lin, l'un et l'autre enveloppés d'une chape et d'un capuce de laine noire. Or dans le costume que présenta la sainte Vierge à Réginald, le surplis faisait place à un scapulaire de laine blanche comme la tunique. Le scapulaire est une bande d'étoffe descendant devant et derrière un peu plus bas que les genoux. Ce n'était point un vêtement nouveau. "Né au désert d'un sentiment de pudeur, dit le P. Lacordaire, tombant comme un voile sur le cœur de l'homme, le scapulaire était devenu dans la tradition chrétienne le symbole de la pureté et par conséquent l'habit de Marie, la Reine des Vierges".

— o —

Sur le chemin du Calvaire

VOIR Jérusalem, baiser pieusement la poussière vénérée qui reçut l'empreinte des pas du Christ, n'est ce pas là, le rêve de toute âme chrétienne ! Mais cette terre bénie, témoin de la vie et de la mort du Sauveur est si loin ! Bien peu nombreux sont les privilégiés qui peuvent satisfaire ce désir de leur cœur. Notre foi sera-t-elle privée de la joie de suivre les traces du Rédempteur du monde ? Non. La piété catholique toujours ingénieuse dans ses conceptions, y a pourvu. Comment ! c'est ce que nous allons montrer en retraçant brièvement l'historique de l'admirable dévotion au Chemin de la Croix.

***

"De l'Antonia au Calvaire, la distance n'est pas considérable. Un marcheur ordinaire peut la parcourir, dit le P. Ollivier, en moins d'une demi-heure ; elle n'est en effet que de six cents et quelques mètres, avec les détours imposés par les accidents du terrain".

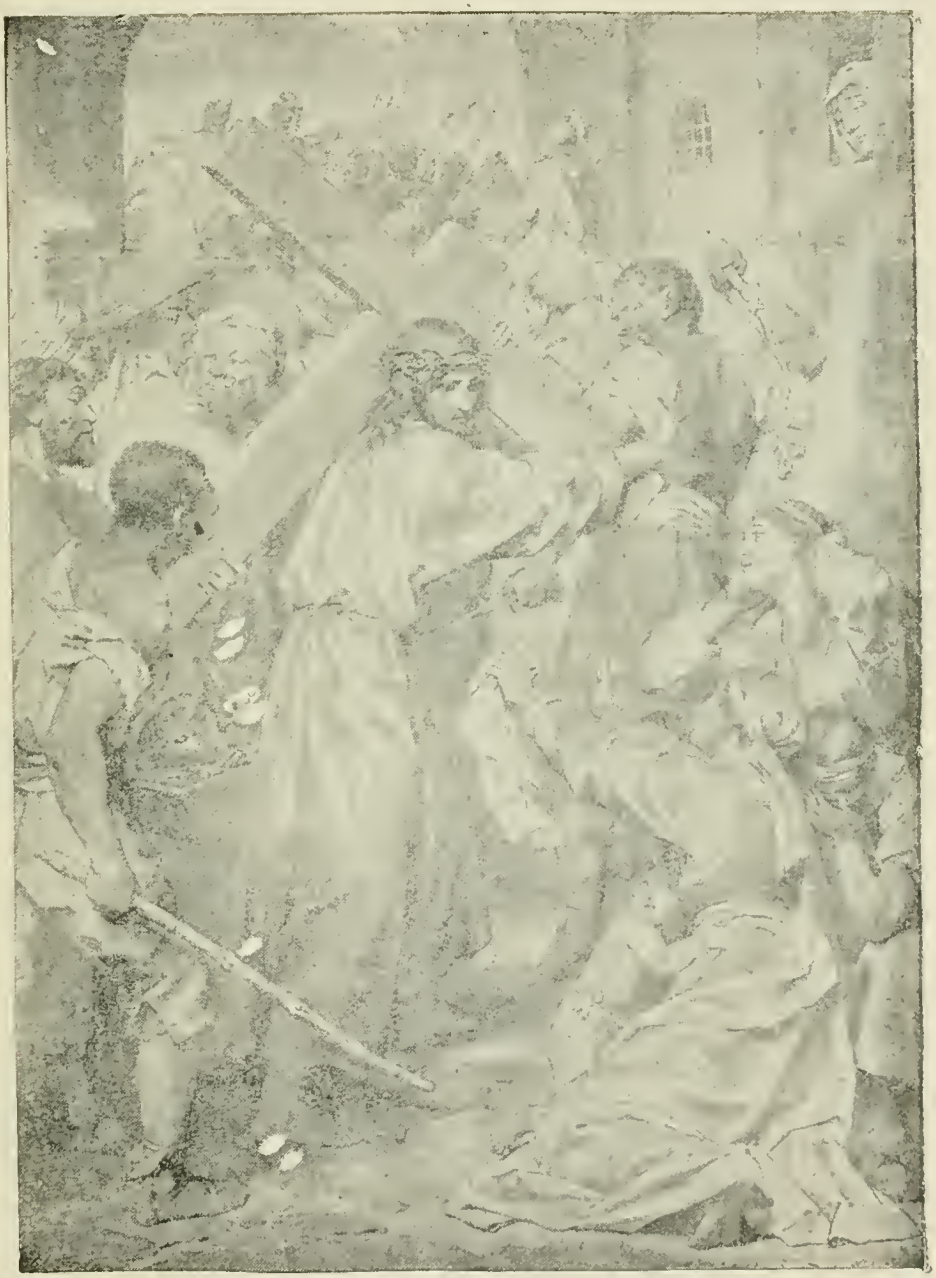
C'est sur cette route que Jésus épuisé par les souffrances de la nuit de l'agonie, accablé sous le lourd fardeau de sa Croix tomba à trois reprises, la face contre terre. C'est là que, son cœur de fils meurtri et déchiré, il échangea un regard avec sa très sainte Mère. C'est là encore que, Véronique, cette femme admirable, apercevant le divin Maître, le front couvert de poussière et de sang, s'approche de Lui, et, au mépris de ceux qui l'insultait, essuya son visage d'un voile. C'est là enfin que, Jésus, entendant les pleurs et les lamentations des filles de Jérusalem, oubliant ses propres souffrances, se tourna vers elles, pour les consoler. Toutes ces scènes, ainsi que celles dont le Calvaire fut témoin, sont aujourd'hui indiquées sur le parcours de la voie douloureuse par des sanctuaires ou par de simples signes tracés sur la muraille des maisons.

C'est la consolation de toutes les âmes en deuil, de revoir par intervalles et de visiter l'endroit ou nous avons recueilli les dernières paroles de ceux que nous aimions, compati à leurs souffrances et pleuré leur perte. En effet,

après les séparations soudaines, alors que notre cœur est solitaire et notre foyer vide, qu'est-ce qui nous attire le plus, sinon le lieu où sont allées s'ensevelir nos meilleures affections ? Nous aimons a nous asseoir tristement à côté des tombeaux. S'il en est ainsi pour nous, comment les lieux témoins de la passion et de la mort du Sauveur ne seraient-ils pas devenus pour ses disciples l'objet d'une vénération toute particulière ?

D'après une pieuse et antique tradition, c'est Marie qui, la première aurait fait le chemin de la Croix. "C'est en compagnie du disciple bien-aimé, des saintes femmes associées à ses tristesses dans les scènes du Calvaire, que Marie, dit un savant évêque, a dû reprendre plus d'une fois, en s'arrêtant aux endroits marqués par d'inoubliables incidents la voie qui conduisait du Prétoire au Golgotha. Quel autre chemin aurait pu lui être plus familier durant son séjour à Jérusalem, après la mort de son divin Fils ? Elle y trouvait, toute fraîche encore, l'empreinte des pas de Jésus et jusqu'à la trace de son sang. Ici, elle l'avait vu défaillir, sous le poids de l'instrument de son supplice; là, elle était parvenue à le joindre en perçant à grand'peine les rangs d'une foule ennemie ; plus loin, elle l'avait reçu dans ses bras, tout sanglant et tout meurtri, après être restée debout au pied de la Croix. Autant d'actes de ce drame divin de la souffrance, autant de stations pour la Vierge des douleurs dans le pieux pélérinage où elle devait nous servir de modèle".

Les premiers fidèles suivirent-ils cet exemple ? Quand vint fondre sur la ville déicide, le terrible châtiment prédit par le Christ, la foule des disciples abandonna Jérusalem. Mais la colère de Dieu passée, les chrétiens attirés par le tombeau du Maître, leur plus précieux trésor, vinrent de nouveau se grouper au pied de la montagne sainte. Un historien non suspect, M. Gibbon affirme de Saint-Jacques et des autres évêques qui occupèrent le siège de Jérusalem, jusqu'à la fin du IIe siècle, qu'ils fixèrent par une tradition non douteuse la scène de chaque évènement de la Passion. Au dire de Saint Jérôme, la visite au Calvaire, le long de la voie douloureuse était tellement entrée dans les habitudes des chrétiens, que le paganisme des empereurs romains résolut d'y mettre un



PORTEMENT DE LA CROIX *(Hoffmann)*.

terme en élevant à ses divinités impures un temple et des statues à la place même où se terminait le chemin de la Croix :

Durant de longues années les chemins de la voie douloureuse n'entendirent plus les cantiques des fidèles.

***

Le Paganisme était vaincu. L'Eglise triomphait à Rome. La Croix sortait victorieuse de toutes les persécutions. Le labarum au monogramme sacré devenait l'enseigne des armées. Les Lieux Saints allaient, par une ère de spendeur, être vengés de l'infamie que lui avaient infligee les tyrans de la Rome impériale.

Tandis que la pieuse sainte Hélène méritait de retrouver la vraie Croix, son fils Constantin faisait jeter à terre les idoles dressées par Adrien sur le Calvaire. Sur l'emplacement même du Saint-Sépulcre, par les soins de l'empereur, s'élevait un temple, digne par sa magnificence, d'abriter le tombeau du Christ.

Les fidèles surent profiter de cette paix. Avec une nouvelle ferveur ils reprirent le chemin du Calvaire. Le grand mouvement de la chrétienté vers Jérusalem commençait. "On accourt ici, dit saint Jérôme, de toutes les parties du monde, la ville est pleine d'hommes venus de tous les points de la terre". Ce même docteur écrit à Marcella : "Qu'il serait trop long de dire le nombre d'évêques, de martyrs, de savants dans les divines Ecritures, venus à Jérusalem dans la pensée qu'ils auraient moins de religion et moins de science qu'il leur serait impossible de parvenir au sommet de la vertu, s'ils n'adoraient le Christ dans les lieux mêmes où le premier évangile descendit de la Croix".

Ce n'était plus seulement de Jérusalem et des environs qu'on accourait au tombeau du Christ, mais "tout ce qu'il y a de noble dans les Gaules, dit encore saint Jérôme, vient ici. Le Breton à peine converti, abandonne son île et son froid soleil pour chercher ces lieux qu'il ne connaît que par la renommée et la relation des saintes Ecritures. Parlerai-je des Arméniens, des Perses, des Indiens, des Ethiopiens, de l'Egypte si fertile en monastères, du

Pont, de la Cappadoce, de la Syrie, de la Mésopotamie et de tous les peuples de l'Orient ?"

Que venaient faire à Jérusalem ces multitudes ? "Verser des larmes sur le tombeau du Sauveur, couvrir de baiser le bois de la Croix et, sur le mont des Oliviers, s'élever en esprit vers le ciel où Notre-Seigneur les avait précédés dans sa triomphale Ascension".

Durant plusieurs siècles, ce mouvement loin de se ralentir allait croissant. Le moine quittait son monastère, le chevalier son manoir, l'homme du peuple sa chaumine, et le bourdon à la main s'en allaient ; sillonnant tous les chemins de l'Europe vers les Lieux-Saints, pour accomplir un vœu ou satisfaire leur dévotion.

L'histoire nous rapporte qu'un jour, à Jérusalem, le Chemin de la Croix se fit avec un éclat inaccoutumé. C'était le 14 septembre 629. Vainqueur des Perses, l'empereur Héraclius venait de reprendre sur eux la sainte Croix qu'ils avaient emportée de la ville sainte. C'était le plus beau trophée de sa victoire. Il voulut charger ses épaules de ce glorieux fardeau et parcourir, suivi de toute son armée, la voie douloureuse. "A cette occasion dit la légende du Bréviaire, eut lieu un insigne miracle. Héraclius, couvert d'ornement d'or et de pierreries, ne put franchir la porte qui conduisait au Calvaire. Plus ses efforts pour avancer étaient grands, plus il semblait retenu sur place. Héraclius et toute la multitude furent saisis de stupeur. Alors l'évêque de Jérusalem, Zacharie, s'adressa à l'empereur. "Considérez, lui dit-il, que cette parure de triomphe, en portant la Croix, ne rappelle pas assez peut être la pauvreté et l'humilité de Jésus-Christ. Héraclius alors, dépouillant ses habits luxueux, nu-pieds, et vêtu comme un homme du peuple, fit sans difficulté le reste de la route et replaça la Croix au Calvaire, dans le lieu même d'où les Perses l'avaient enlevée".

***

Un jour cependant, ces pèlerinages cessèrent. Jérusalem venait de tomber aux mains des soldats de Mahomet. Sur le Calvaire, le croissant du Prophète remplaçait la Croix.

L'Europe chrétienne laisserait-elle le tombeau de son

Sauveur au pouvoir des Musulmans ? Son incurie serait-elle cause que plus jamais la consolation de vénérér les lieux sanctifiés par l'Homme-Dieu ne serait donnée à ses enfants ?

Non. A la voix d'un pauvre moine, qui revenait de Jérusalem l'âme navrée de la désolation des Lieux Saints, cent mille poitrines s'écrient avec entraînement : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* La France tressaille et tout l'Occident s'ébranle. Et on voit, spectacle sublime, l'élite de la chevalerie, au sang jeune, à la foi ardente, au patriotisme enthousiaste, s'élancer à travers le monde, à la délivrance du tombeau du Christ.

Le Vendredi, 15 juillet 1099, selon Guillaume de Cyr, à trois heures de l'après-midi, heure solennelle où le Sauveur rendit sur la Croix son esprit à son Père, la ville de Jérusalem, après un siège opiniâtre, était prise d'assaut. Les Sarrazins vaincus laissaient aux mains des Croisés, l'enjeu de la lutte, le Saint-Sépulcre.

"Mais, pendant que le sang des infidèles coulait à grands flots dans les rues de la ville conquise, Godefroy de Bouillon étranger à ces scènes de carnage, avait déposé son armure et revêtu la robe de laine des pénitents" (Chronique d'Albéric d'Aix.)

Pieds nus, la tête découverte, tenant en main des cierges allumés, le pieux guerrier et ses plus nobles compagnons sortaient de l'enceinte fortifiée. Humblement, suivant l'usage des pèlerins, ils gravirent les flancs de la colline où s'était accomplie la Rédemption du genre humain. A chaque station, rapporte un historien, ils s'arrêtaient, baisant avec dévotion et arrosant de leurs larmes ces lieux sanctifiés par les pas de l'adorable Victime. Le cœur de ces hommes vaillants se brisait d'émotion à la pensée que, des siècles auparavant, le Fils de Dieu avait parcouru ce chemin de la souffrance, chargé du pesant fardeau de la Croix. Pénétrés d'une vive contrition de leurs fautes, ils entrecoupaient de sanglots les hymnes et les cantiques sacrés. Puis, arrivés auprès du Saint-Sépulcre, on les vit se prosterner la face contre terre. "Longtemps, Godefroy de Bouillon, que ses compagnons d'armes venaient d'acclamer roi de Jérusalem, resta en prière, rendant grâces au Dieu tout-puissant, qui lui accordait la

faveur de contempler de ses yeux mortels ce lieu sacré, terme de son pèlérinage et objet de tous ses vœux".

C'était la chrétienté tout entière, qui, en ce jour mémorable, représentée par l'élite de ses fils, faisait le chemin de la Croix.

***

Ce patrimoine, rendu à l'Eglise par la bravoure des Croisés ne devait pas rester longtemps entre ses mains. Par un dessein mystérieux de la Providence divine, le Saint-Sépulcre, le Calvaire, les monuments de la Passion, tombèrent à nouveau au pouvoir des successeurs de Mahomet. Et malgré les efforts incessants des pontifes romains, pour restituer à la chrétienté ce précieux héritage, malgré le dévouement de milliers de soldats chrétiens, faisant généreusement le sacrifice de leur vie pour la conquête de ces lieux où le Christ était mort pour eux ; malgré l'élan sublime des dernières croisades, qui humainement ne servirent qu'à joncher de cadavres les plaines d'Egytpe et de Palestine, le tombeau de Jésus resta en la possession des Mahométans. Depuis 1453, l'Islamisne règne à Jérusalem, et ce sont les fils du Prophète qui permettent aux chrétiens de venir prier aux lieux sanctifiés par leur Dieu.

Les pèlérinages en Terre-Sainte devirent alors très difficiles. Les entreprendre, c'était exposer sa vie. Cette impossibilité matérielle allait donner à cette dévotion au chemin de la Croix un aspect nouveau.

Il est raconté d'un saint religieux dominicain du XVe siècle, le B. Alvarez de Cordoue, qu'il avait une ardente dévotion à tous les mystères de la Passion de Notre-Seigneur. Pour la satisfaire, il entreprit le voyage de Terre-Sainte. Les jours qu'il devait passer dans ces lieux bénis, s'écoulèrent bien vite. A son retour, pour ne rien perdre des fortes impressions qu'il avait ressenties dans son pèlérinage, et pour en faire bénéficier ses frères en religion, il prit la résolution de représenter les scènes de la Passion. Dans ce but, il fit bâtir en même temps que le couvent de Scala-Cœli, plusieurs oratoires, où sur ses indications des artistes peignirent les mystères de la voie douloureuse.

Ce que ce saint religieux faisait pour son couvent, un

ordre religieux illustre devait le faire dans l'univers entier. C'est l'ordre de Saint-François à qui l'Eglise avait confié depuis de longs siècles déjà, la garde des Lieux-Saints de Palestine. Cet honneur ne revenait-il pas, comme de droit, aux Fils du patriarche d'Asssise, cet amant du divin Crucifié, qui mérita de recevoir en sa chair les sacrés stigmates de la Passion.

Grâce au zèle des missionnaires franciscains, les chemins de la Croix se multiplièrent dans toutes les contrées de l'Europe. Les yeux fixés sur le Golgotha, la piété chrétienne transforma les collines qui s'y prêtaient le mieux, en autant de Calvaire, où se dressait la Croix. Le long des sentiers qui conduisaient au sommet, on fixa, en les gravant sur la pierre, les stations de la voie douloureuse. Il était ainsi permis aux fidèles de parcourir en quelque sorte le chemin de la souffrance suivi par le Sauveur.

Bientôt s'introduisit la coutume d'ériger les chemins de la Croix, dans l'intérieur des Eglises, et aujourd'hui il n'est plus une seule chapelle dans l'Univers catholique où l'on ne voie la représentation de quatorze stations.

Le grand apôtre de cette dévotion fut un moine franciscain, saint Léonard de Port-Maurice : a lui seul, nous disent ses biographes, il en fit ériger plus de cinq cents. C'est lui qui, avec l'approbation de l'illustre Pontife Benoit XIV, fit construire dans le Colisée à Rome les quatorze petites chapelles qu'on y voit encore, et y érigea le chemin de la Croix.

Voyant les merveilles opérées dans les âmes par ces saints exercices, l'Eglise ne pouvait manquer de les approuver. Peu à peu elle accorda à ceux qui faisaient le chemin de la Croix, les mêmes indulgences qu'aux pèlerins de Terre-Sainte.

D'abord ces priviléges furent très restreints. Seuls les religieux appartenant à l'ordre de Saint-François pouvaient gagner les indulgences. Un pape dominicain, Benoit XIII, les étend à tous les fidèles qui feront le chemin de la Croix dans une église franciscaine. Finalement Benoit XIV accorde aux Mineurs la faculté d'ériger les stations dans toutes les églises paroissiales et même dans les moindres oratoires, afin que tous les fidèles puissent profiter d'un si grand avantage.

Mais, il y avait encore un grand nombre de personnes, qui ne pouvaient trouver le temps ni la facilité d'aller à l'église, pour se livrer à ces pieux exercices. Les malades, les infirmes, les voyageurs seront-ils privés du gain de telles indulgences ? Non. La tendre sollicitude de l'Eglise y a pourvu. Aujourd'hui depuis Clément XIV et Pie IX un crucifix spécialement bénit à cet effet, leur tiendra lieu des saintes stations.

Telle est dans ses grandes lignes l'histoire de la dévotion au chemin de la Croix.

Prenons l'habitude de faire le chemin de la Croix. Le Carême, qui approche, nous y invite, plus qu'aucune autre époque de l'année. Laissons repaître nos yeux et émouvoir notre cœur par la vue de ces actes sublimes qui composent le drame divin de la Passion. Nous y trouverons la force et le courage dont nous avons besoin pour accomplir tous nos devoirs de chrétiens.

Si nous sommes fidèles à cette sainte dévotion, "nous sentirons s'accroître et se fortifier en nous, l'amour de Dieu, la charité envers nos frères, le renoncement et l'horreur du péché, l'espérance d'une vie future, terme et couronnement de la vie présente ; car c'est par la souffrance que le Christ est entré dans la gloire, et le chemin de la Croix est aussi le chemin du bonheur et de l'immortalité".

Fr. A. Vuillermet, O. P.

—— o ——

CHRONIQUE

Le sixième centenaire du Bx Benoit XI

Trévise et Pérouse s'apprêtent à célébrer dignement le sixième centenaire du grand Pape dominicain Benoit XI.

La pensée de ces fêtes réjouissait beaucoup le pape Léon XIII et le trois juillet dernier (ce fut l'un des tout derniers actes de son pontificat) il faisait écrire par le cardinal Rampolla au cardinal patriarche de Venise, aujourd'hui Sa Sainteté Pie X, une lettre où se lisent les lignes suivantes :

L'annonce de ces fêtes prochaines a été d'autant plus

agréable au Saint-Père qu'il garde au cœur le souvenir de ce saint Pontife dont il contempla si fréquemment la glorieuse image durant son épiscopat dans la ville de Pérouse où le sépulcre de Benoit XI est précieusement conservé".

Pie X et la Très sainte Vierge

Il y a quelques semaines, le Pape Pie X a accordé une audience collective à la commission des fêtes de l'Immaculée-Conception. C'est S. Em. le cardinal Vincent Vannutelli qui a présenté au Saint-Père les associés du cercle de l'Immacolata, les supérieurs des établissements nationaux de Rome, les prélats et religieux de toute nationalité, les membres de la presse internationale catholique, etc.

Le Saint-Père a redit quel intérêt il prenait part à ce jubilé ; chaque matin il demande à la Vierge immaculée de venir plus particulièrement au secours du peuple chrétien, en cette cinquantième année de la proclamation dogmatique du plus insigne de ses privilèges.

"Ce que nous devons demander, ajouta le Pape, ce ne sont pas des miracles extraordinaires, mais, par l'intercession de Marie, une effusion plus abondante encore de ces grâces intérieures qui renouvelleraient les âmes, et remettraient la société sur les voies de la paix et du bonheur ; qu'elle daigne aussi hâter le moment où l'Eglise, jouissant de sa liberté, pourrait travailler plus efficacement au bonheur des peuples et au salut éternel des âmes".

Puis le Saint-Père a remercié tous les membres de la commission du concours qu'ils apportaient pour donner à ces solennités tout leur éclat.

—— o ——

BIBLIOGRAPHIE

Henri Bernard.— La Ligue de l'Enseignement. Histoire d'une Conspiration maçonnique à Montréal.

Après un tel livre et à de telles accusations, si j'avais un conseil a donner à la *Ligue de l'Enseignement*, je lui dirais de répondre bien franchement, en découvrant au grand jour ses origines, ses alliances, son programme. Ne rien répondre en pareil cas, c'est tout avouer, et jusqu'à l'apparition de cette réponse, le *malè olet* est bien certainement le jugement le plus charitable que l'on puisse porter. Ajoutons néanmoins que si c'est bien la

Franc-Maçonnerie qui est en jeu, nous attendrons vainement la réponse, car l'on sait que le soleil se couche toujours sur ses Etats.

Le livre de Monsieur Henri Bernard est un document qu'il faut lire et étudier. V.

Les Psaumes, traduits de l'hébreu par M. B. d'Eyragues, Paris : Lecoffre, 90 rue Bonaparte, 1904 in 12 de LXIV, 426 pages.

A cette heure, où il est plus que jamais prudent de se tenir sur la réserve dans les questions d'exégèse, il est aussi plus que jamais utile et nécessaire à un auteur d'être muni de toutes les approbations qu'exige l'Eglise, ne serait-ce que pour vaincre les défiances et les inquiétudes que suscite, en cette matière, toute apparence de nouveauté.

L'ouvrage dont nous parlons n'en est pas seulement revêtu, il en est armé : indépendamment de l'imprimatur du cardinal archevêque de Paris, il porte une lettre de recommandation de M. l'abbé Vigouroux, secrétaire de la nouvelle congrégation des Etudes bibliques, et une préface du cardinal Mathieu, dont les dernières paroles sont : "Prenez et lisez !"

—"Une bonne traduction des Psaumes peut rendre un grand service aux prêtres, aux séminaristes et aux fidèles qui relisent sans cesse ces chants sacrés. La version latine de la Vulgate, toute vénérable soit-elle, est de l'aveu de tous, imparfaite ; elle a été faite de seconde main sur le grec déjà défectueux lui-même ; elle ne rend pas toujours exactement le sens de l'original et elle brise souvent l'enchaînement des idées. Travailler à corriger ces défauts et exprimer dans sa pureté native la pensée des Psalmistes, c'est continuer l'œuvre des Pères et des Docteurs qui, dans tous les siècles, se sont efforcés d'expliquer ces divines prières". Telles sont les propres paroles de M. Vigouroux dans sa lettre introductoire. On ne pouvait pas mieux dire.

C'est donc là ce que M. d'Eyragues a cherché à faire, et ce que M. Vigouroux, le Cardinal Mathieu et le Cardinal Richard estiment qu'il a accompli d'une façon louable. Comme on le voit les garanties "extrinsèques" ne manquent pas, qui recommandent ce livre à l'attention des fidèles.

C'est une version faite sur l'hébreu, sans tenir compte, toutefois, des améliorations critiques que la confrontation avec les autres anciennes versions autorisées dans l'Eglise, telles que les Septante, la version officielle de l'Eglise et des Pères grecs, la Peschittô, des Pères de l'Eglise syriaque etc, pourraient fournir. C'est là sans doute un manque regrettable, car l'auteur reconnaissant lui-même (Introd. p. XV note) que le texte hébreu "reçu" est postérieur, dans sa forme actuelle, à la ruine de Jérusalem (132) admet simplement que les vénérables versions ecclésiastiques plus anciennes que nous avons citées, sont plus près de l'original.

A ce titre la version en question, ne saurait prétendre à un caractère *définitif.* Qu'elle représente toutefois un progrès remarquable sur les ouvrages qui l'ont précédé, personne ne le contestera.

Aussi nous le recommandons à tous ceux, prêtres ou laïques, qui ont à cœur une meilleure intelligence des chants sacrés. A ceux-là nous dirons les propres paroles du Cardinal Mathieu : Prenez et lisez.

P. Van Becelaere, O. P.

—— o ——

PRÉDICATIONS DU MOIS DE FÉVRIER

St-Hyacinthe.

Le 31 Janvier, Office du soir. ..... } T. R. P. Hage
Le 7 et 14 Fév..... }

Trois-Rivières Retraite Précieux-Sang, 8 au 17.....R. P. Coté
Fraserville, Neuvaine, 28 Fév. au 6 Mars..RR. PP. Toutain et Germain
Fall-River, Mass., Carême.....T. R. P. Hage
New-Bedford, Mass., Carême .....R. P. Coté

Montréal.

Notre-Dame, Carême.....R. P. Delor
Université, 7 et 14.....R. P. Rondot
Lewiston, Maine ,Carême.....R. P. Rondot

Ottawa.

Coulonge, P. Q. du 3 au 8.....R. P. Harpin
Tupper Lake, N. Y. le 14 ..... T. R. P. Brosseau
Embrum, Ont., Retraite du 21 au 28.....R. P. Harpin
Ottawa, S. J.-Bte, 7.....R. P. Amoudru
Buckingham, P. Q., 7.....T. R. P. Brosseau
Aylmer, P. Q., 7.....R. P. Laferrière
Billing's Bridge, Ont.....R. P. Barrière
Eastman's Springs, Ont., 17.....R. P. Harpin
Billing's Bridge, Ont., 21 .....R P. Marchildon
Ottawa, Triduum aux Sœurs du 22 au 26.....T. R. P. Brosseau

— o —

DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

Mme L. Magnan, St-Paul l'Ermite..... .....messe le 20 déc.
Mme Blanche Jaccaud, Suisse (Europe)..... .....messe le 29 déc.
Mlle Anne Coffin, Montréal..... messe le 29 déc.
Mlle E. Plamondon, Québec... .....messe le 30 déc.
Mme G. Marchand, St-Paul l'Ermite.....messe le 30 déc.
M. A. Dalpé, Montréal..... ....messe le 31 déc.
Le Rév. C. Poulin, a. c. conf. du Ros.....St-Hyacinthe
M. A. Milotte, St-Antoine..... ....messe le 12 janv.
M. Aimé Béliveau..... .....messe le 20 janv.
Mlle Philias Auclair.
M. Hercule Leblanc.

R. I. P.

— o —

RECOMMANDATIONS

Le Souverain Pontife ; L'Ordre de St-Dominique ; Sa Grandeur Mgr de Nicolet ; Sa Grandeur Mgr McDonald, évêque de Terre-Neuve ; Les Religieux français expulsés ; Les prédications du Carême ; Un grand nombre d'intentions particulières ; Plusieurs personnes gravement malades ; Plusieurs vocations.

Une personne de St-Hyacinthe désire remercier St-Expédit pour faveur obtenue, avec promesse de publier dans le Rosaire.

Melle E. E- de St-Hyacinthe, désire exprimer sa reconnaissance envers N.-D. du Rosaire, St-Vincent Ferrier et les âmes du Purgatoire pour une guérison obtenue par leur intercession.

La Cie d Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

—o—

Importateurs de VINS DE MESSE, HUILES D'OLIVES, CIERGES, CHANDELLES, SOUCHES en cire décorée, VEILLEUSES et AUTRES FOURNITURES spéciales pour le Clergé et les Communautés Religieuses.

BUREAU ET ENTREPOTS DE DOUANE :

242-246 Rue St-Paul, - MONTREAL

La Cie d'Eau Minérale de St-Hyacinthe

Propriétaire du célèbre **PHILUDOR.**

SPECIALITÉS CHEZ.....

Z. PAQUET,

167-169-171 RUE ST-JOSEPH, St-Roch,

QUEBEC.

SAY noir, gros et fin.	MERINOS blanc, crême et noir.
SAY blanc crême.	SERGE blanche, crême et noire.
ETOFFES pour voiles.	BUNTING blanc, crême et noir.
SOIERIES de toutes couleurs.	CACHEMIRE blanc, crême et noir.

Prix spéciaux et assortiment général pour communautés.

LEONARD FRERES

MARCHANDS DE POISSON,

24 et 26 rue des Enfants Trouvés (Foundling)

PRÈS DE LA DOUANE, **MONTREAL, Que.**

Toutes sortes de Poissons Frais, Salés et Fumés

—TOUJOURS EN MAINS—

Boîte Postale 639 **Telephone Bell 1207 Main**

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché, ST-HYACINTHE.

Veuillez signaler ces annonces.

M. O. DAVID & CIE,

Marchands-Tailleurs

84 et 86 rue St-Simon, St. Hyacinthe.

GRAND ASSORTIMENT DE

HARDES FAITES

Habillements Faits sur commande à court avis. Choix complet de Tweeds, Serges, Draps, etc. Chapeaux et Casquettes, Mercerles, etc.

PAGNUELO FRERES,

EPICIERS (Gros et Détail)

141 et 143 Rue Cascades, St-Hyacinthe, Que.

Epiceries, Provisions, Vins et Liqueurs, Verreries, Quincailleries, Fruits, Confiseries, Cigares, etc.

RAYMOND & FRERE,

MAGASIN * GENERAL

EN GROS ET EN DÉTAIL

St-Hyacinthe.

Ferronneries de Tablettes, Fer en Barre, Acier à Ressorts et à Lisses, Essieux, Ressorts, Charbon, Bois pour voitures, Plâtre, Ciment, Fil de Fer à clôture, Vitres, Huiles, Vernis, etc., etc. Poêles à Fourneau et à Cuisine.

Epiceries, Vins et Liqueurs, stock complet.

. . . *SPECIALEMENT RECOMMANDÉ* . . .

POUR MALADES ET INVALIDES

LE BRANDY Ph. Richard

En vente partout . Agents au Canada.

LAPORTE, MARTIN & CIE,

MONTREAL.

EAU
DE
Mélisse des Carmes
BOYER
Seul Successeur des Carmes

PARIS — 14, Rue de l'Abbaye, — PARIS

Souveraine contre le Choléra, les Dyssenteries, les Maux d'Estomac; — d'un prompt secours contre l'Apoplexie. Évanouissements. Malaises. etc.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS ET Exiger la Signature de

Boyer

DÉPOT GÉNÉRAL POUR LE CANADA
ROYER ROUGIER FRÈRES, *Montréal*

DÉTAIL DANS TOUTES LES PHARMACIES

TISSUS SPECIAUX

— POUR —

Communautes Religieuses

MERINOS, SAYS,
DRAP DE SÉDAN,
VOILES, TOILES, Etc.

Importation directe des Premières Manufactures Françaises.
Envoi d'Echantillons sur demande.

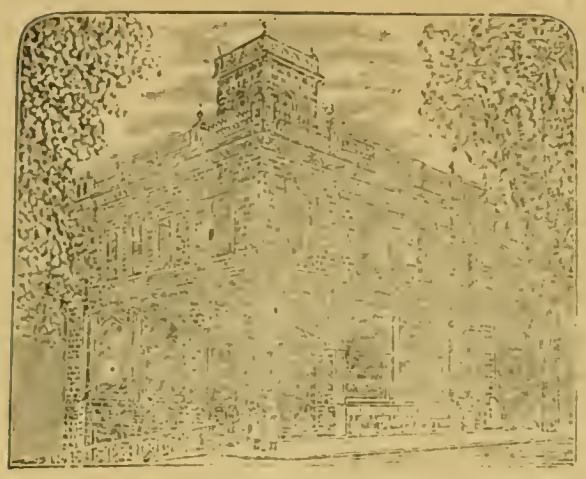
ROUGIER FRERES,

Compagnie incorporée.

No 9 Place des Vosges, PARIS. | **1597 Rue Notre-Dame MONTREAL.**

Veuillez signaler cette annonce.

BANQUE "EASTERN TOWNSHIPS"



Capital : $2,000,000.

Réserve : $1,200,000

Bureau Chef :
SHERBROOKE

Wm. Farwell, Président.,
J. MacKinnon, Gér-Gén.,
S. F. Morey, Inspecteur.

—o—

SUCCURSALES :—PROVINCE DE QUEBEC

Sherbrooke,	Montréal,	Rock Island,	Waterloo,
Cowansville,	Coaticook,	Richmond,	Granby,
Bedford,	Huntingdon,	Magog,	Ormstown,
Windsor Mills,	Sutton,	St Jean.	

COLOMBIE ANGLAISE :
Grand Forks, Phœnix.

ST-HYACINTHE, QUE., J. Laframboise, Gerant.

S. BOURGEOIS & CIE

Place du Marché, St-Hyacinthe.

—o—

EPICERIES, PROVISIONS, FERRONNERIES, QUINCAILLERIES,
VINS, LIQUEURS, PEINTURES, HUILES,
POÊLES, CHAUX, PLATRE,
ETC, ETC.

A. BLONDIN & CIE,

PLOMBIERS SANITAIRES,

ST-HYACINTHE, P. Q.

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur.
Gaz, Bains, Water-Closets, etc., etc,

SPÉCIALITÉS

Églises, Presbytères et Communautés Religieuses.

Veuillez signaler ces annonces.